



**Fabula / Les Colloques**

**Nicolas Bouvier dans le monde : réceptions et traductions**

---

# « Une sorte de seconde vie » : réception anglophone et renaissance helvétique de Nicolas Bouvier

“A kind of second life”: The English-speaking reception  
and the Swiss rebirth of Nicolas Bouvier

**Raphaël Piguet**

---

**fabula**  
LA RECHERCHE EN LITTÉRATURE



## **Pour citer cet article**

Raphaël Piguet, « « Une sorte de seconde vie » :  
réception anglophone et renaissance helvétique  
de Nicolas Bouvier », *Fabula / Les colloques*, « Enjeux de réception  
et fabrique de la consécration. Nicolas Bouvier dans le monde :  
réceptions et traductions », URL : [https://www.fabula.org/  
colloques/document12840.php](https://www.fabula.org/colloques/document12840.php), article mis en ligne le 14 Mars  
2025, consulté le 03 Juin 2025

---

## « Une sorte de seconde vie » : réception anglophone et renaissance helvétique de Nicolas Bouvier

“A kind of second life”: The English-speaking reception and the Swiss rebirth of Nicolas Bouvier

**Raphaël Piguet**

---

Les relations de Nicolas Bouvier avec le monde anglophone sont remarquables au moins à deux titres<sup>1</sup>. En premier lieu, l'écrivain entretient un rapport particulier avec la langue anglaise, qui lui est à la fois familière et étrangère. Il dispose en anglais d'un vocabulaire souvent sophistiqué et très livresque, alimenté par sa prédilection pour « la littérature anglo-américaine », dont il se sent « particulièrement proche<sup>2</sup> », et pour des auteurs tels que Jack London, Henry Miller ou Kurt Vonnegut. Mais il parle sans doute moins bien l'anglais que l'allemand ou même le japonais du point de vue de l'élocution, avec un accent français marqué et une prononciation souvent hasardeuse. Cela ne l'a pas empêché d'écrire plusieurs textes directement dans cette langue pour tenir son rôle de conférencier et surtout de professeur ou, selon son expression, de *tales teller*<sup>3</sup> en terres anglophones, notamment à la University of Southern California (USC), où il a donné un séminaire complet dans son anglais à la fois superbe et défectueux. C'est la seconde spécificité qu'on peut relever : dans aucun autre contexte Bouvier n'a autant goûté — dans tous les sens du terme — à ce qu'il appelait le « pesant pudding universitaire<sup>4</sup> », pudding qu'il lui a bien fallu digérer, avec des conséquences notables sur sa production littéraire et intellectuelle, comme on le verra dans un second temps.

On étudiera d'abord la réception proprement dite de l'auteur dans le monde anglophone telle qu'elle apparaît à travers les recensions de la presse généraliste ou spécialisée et dans certains livres, réception dont l'origine est contemporaine de cette expérience universitaire. En effet, bien que celle-ci n'ait pas directement contribué à faire connaître son œuvre auprès d'un large public, elle a coïncidé, à la fin des années 1980 et au début des années 1990, avec la parution en anglais de

---

<sup>1</sup> Je remercie Sylviane Dupuis et Julien Zanetta pour leur aide lors de la relecture de ce texte.

<sup>2</sup> David Bevan, « Entretien avec Nicolas Bouvier », dans *Écrivains d'aujourd'hui. La littérature romande en vingt entretiens*, Lausanne, 24 heures, 1986, p. 29.

<sup>3</sup> Nicolas Bouvier, *Routes et déroutes* [1992], dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2004, p. 1281.

<sup>4</sup> Nicolas Bouvier, *Il faudra repartir* [2012], Paris, Payot, 2013, p. 226.

plusieurs de ses livres — *The Scorpion-Fish* (1987), *The Way of the World* et *The Japanese Chronicles* (1992) — et les prémices d'une reconnaissance qui n'a depuis fait que croître. Même s'il est toujours difficile de quantifier la popularité d'un écrivain dans une aire culturelle donnée, certains indices laissent penser que Nicolas Bouvier a non seulement été doublement et simultanément reçu, au propre comme au figuré, par les lettres anglo-saxonnes, mais bien *coopté* par elles : accueilli comme un frère, voire un messie.

## Mis en page : Nicolas Bouvier dans les médias

Tout commence par la traduction du *Poisson-Scorpion*, envisagée dès 1983, voire avec l'obtention du Prix des Critiques en 1982. Dans les deux cas, Bouvier bénéficie de l'appui de puissants professeurs genevois : d'abord Jean Starobinski, qui se félicite de « la réussite de [ses] très simples manœuvres<sup>5</sup> » auprès des membres du jury de ce prix ; puis George Steiner, qui entame les démarches nécessaires pour trouver un éditeur anglais, fournit, deux ans avant la publication effective, une accroche provocatrice encore utilisée aujourd'hui — « je mets au défi le lecteur de déloger ce texte de sa mémoire, et de ses rêves<sup>6</sup> » — et se charge en outre d'« "initier" l'une ou l'autre recension<sup>7</sup> » favorable. De fait, un premier article élogieux paraît en 1987 dans le *New York Times*<sup>8</sup>, que Bouvier utilisera plus tard comme carte de visite auprès de ses interlocuteurs de USC, et beaucoup d'autres suivront. *The Scorpion-Fish* est servi par la qualité de la traduction de Robyn Marsack, qui remporte le prix Scott Moncrieff devant nulle autre que la version anglaise de *La Vie, mode d'emploi* de Georges Perec, traduite par David Bellos. Ces bons auspices éditoriaux n'ont pas été démentis : c'est aujourd'hui Eland, prestigieuse maison d'édition spécialisée dans la littérature de voyage, qui diffuse Bouvier au Royaume-Uni et lui réserve une attention particulière. Sur son site internet, la couverture de *The Way of the World* a ainsi été choisie comme image de la collection « *Classics* » ; et, seul francophone du catalogue, Bouvier apparaît aussi dans le volume *Japan through Writers' Eyes* au côté de figures telles que Bashō, Yukio Mishima, Lafcadio Hearn, Swift, Kipling et même Marco Polo — ce qui lui aurait sans doute fait plaisir<sup>9</sup>.

---

<sup>5</sup> Lettre de Jean Starobinski à Nicolas Bouvier, juin 1982, Bibliothèque de Genève (BGE), arch. Bouvier 102/4, env. 6.

<sup>6</sup> George Steiner, catalogue des éditions Carcanet, dans *Publishers' Weekly*, 30 août 1985, p. 49 : « *I defy the reader to dislodge this book from memory and dreams* ». Toutes les traductions sont de l'auteur.

<sup>7</sup> Lettre de George Steiner à Nicolas Bouvier, 19 août 1987, BGE, arch. Bouvier 102/4, env. 6.

<sup>8</sup> Sara Vogan, « A Passion for Bugs », *New York Times*, 27 septembre 1987.

Cette place de choix, Bouvier l'occupe aussi dans une anthologie généraliste de la littérature de voyage, intitulée *Scraps of Wool* [*Brins de laine*] et publiée en 2017. Son éditeur, Bill Colegrave, y cite l'« Avant-propos » de *L'Usage du monde*, puis le passage où le texte évoque la félicité qui gagne les voyageurs en Anatolie et s'achève sur la phrase « à la mesure de notre faible cœur » : « les mots glorieux qui donnent son titre à ce chapitre [...] représentent l'esprit de toute [l'anthologie]<sup>10</sup> ». Bouvier est ainsi promu au rang de porte-étendard non seulement au niveau d'un chapitre où il précède John Steinbeck et Henry Miller, mais aussi de l'ensemble d'un fort recueil qui, parmi des dizaines d'écrivains, n'intronise que trois autres francophones — Sylvain Tesson, Maurice Herzog, Isabelle Eberhardt — sans qu'aucun ne soit présenté avec autant d'enthousiasme. Une telle chrestomathie semble indiquer que Bouvier jouit d'un statut privilégié en terres anglophones : celui de guide spirituel et de maître d'écriture capable de trouver les mots justes, exemplaires, emblématiques.

Un ouvrage d'un genre différent confirme cette impression : dans *The Gilded Chalet* [*Le Chalet doré*], l'auteur irlandais Padraig Rooney s'intéresse de près à la « Suisse littéraire » et à la représentation du pays dans les écrits d'auteurs anglophones comme Byron, Dickens ou D. H. Lawrence, mais il étudie aussi la production autochtone. Si Rousseau, Dürrenmatt, Frisch ou Isabelle Eberhardt encore font bien leur apparition, Bouvier est à nouveau l'un des rares écrivains romands retenus ; pas trace de Ramuz, par exemple. Au début du chapitre qu'il consacre à Ella Maillart, Annemarie Schwarzenbach et Bouvier, Rooney met en scène l'achat des *Œuvres* de ce dernier dans une librairie française comme une forme d'initiation rituelle. Les yeux de la libraire s'embuent, elle emporte ce livre culte partout avec elle, c'est, dit-elle, « *the thinking woman's On The Road*<sup>11</sup> » — un *Sur la route* pour les femmes raffinées ou cultivées —, puis recommande Ella Maillart à l'auteur, qui ne la connaissait pas. Non seulement Bouvier fait l'objet d'un culte, mais il devient aussi une sorte de mystagogue capable d'initier les profanes aux secrets d'une littérature de voyage helvétique nimbée d'un certain mysticisme. Plus fortement encore que dans *Scraps of Wool*, il détermine le contenu d'un chapitre dont le titre, « *On the Road* », ne provient cependant pas de ses propres écrits, mais est emprunté, non moins significativement, à celui que les anglophones présentent volontiers comme son alter ego : Jack Kerouac.

---

<sup>9</sup> Voir le site internet d'Eland, <https://www.travelbooks.co.uk/> (page consultée le 24 mars 2023), et *Japan through Writers' Eyes*, éd. Elizabeth Ingrams, Londres, Eland, 2009 ; Bouvier est l'un des quatre auteurs (avec Pico Iyer, Bashō et Mishima) que mentionne la quatrième de couverture de cet ouvrage.

<sup>10</sup> Bill Colegrave, *Scraps of Wool: A Journey Through the Golden Age of Travel Writing*, Londres, Unbound, 2017, p. 22 : « *our feeble hearts could not stand more* » ; « *the glorious words that give this chapter their title [...] represent the spirit of all of Scraps of Wool as a collection* ». La citation originale se trouve dans *L'Usage du monde*, dans *Œuvres*, op. cit., p. 167 ; sa traduction anglaise dans *The Way of the World* [1992], New York, New York Review of Books, 2009, trad. Robyn Marsack, p. 95.

<sup>11</sup> Padraig Rooney, *The Gilded Chalet : Off-piste in Literary Switzerland*, Nicholas Brealey, Londres, 2015, p. 225.

Mieux encore que la place que lui ménagent d'autres anthologies consacrées à la littérature de voyage<sup>12</sup>, la référence, commode et presque automatique, à un auteur et un livre qui occupent une position centrale dans l'imaginaire anglophone du voyage est en soi une forme de consécration. Pour situer Bouvier dans le paysage littéraire, la critique recourt fréquemment à des formules telles que « *Switzerland's very own Jack Kerouac* <sup>13</sup> », « *The Jack Kerouac of Switzerland* <sup>14</sup> » ou « *L'Usage du monde* est à l'Europe ce que *Sur la route* était à l'Amérique<sup>15</sup> ». Et la comparaison, parfois dénoncée comme « paresseuse<sup>16</sup> », lui est souvent favorable. Un critique apprécie par exemple « une érudition plus légèrement déployée mais aussi vivante » que celle de Kerouac, et « sans trace d'auto-glorification<sup>17</sup> ». Celui-ci n'est de loin pas le seul auteur mobilisé, puisque les plus grands noms du *travel writing* sont aussi cités, à commencer par Patrick Leigh Fermor, mais aussi Bruce Chatwin, Eric Newby, Wilfred Thesiger, Robert Byron ou encore Paul Theroux. Mais comparer Bouvier à Kerouac, geste critique peut-être plus légitime qu'il n'y paraît<sup>18</sup>, c'est avant tout apposer sur le premier un sceau immédiatement reconnaissable du public anglo-saxon et, plus que lui associer — à tort ou à raison — certains traits rattachés au voyage *beat*, le mettre sur le même plan qu'un auteur et un récit dont l'impact culturel dépasse les bornes du genre viatique. Kerouac est une icône douteuse, un mythe écorné, certes ; mais une icône et un mythe tout de même, et l'influence de *Sur la route*, capable de mettre en branle des générations de lecteurs, fut et reste considérable. Si l'analogie est facile, elle pèse de tout son poids symbolique dans la balance de la réception.

Bouvier dispose de plus de prestigieux champions anglophones, qui rivalisent d'hyperboles pour décrire le ravissement qu'ils éprouvent à sa lecture. Outre Leigh Fermor, dont la préface à *The Way of the World* a joué un rôle décisif, citons par exemple Dervla Murphy, célèbre voyageuse irlandaise, qui intitule sa première recension de ce livre « Le vrai voyageur<sup>19</sup> » et clame par la suite qu'il « mérite non seulement d'être relu, mais re-relu<sup>20</sup> » ; ou Colin Thubron, lui-même récipiendaire

---

<sup>12</sup> Dans un genre plus académique, voir notamment *The Oxford Companion to English Literature*, dir. Dinah Birch, Oxford University Press, 2009 ; et *The Routledge Companion to Travel Writing*, dir. Carl Thompson, Londres/New York, Routledge, 2016.

<sup>13</sup> Andrew Spacey, « 100 Best Ever Travel Books », *WanderWisdom*, <https://wanderwisdom.com/packing-prep/The-Greatest-150-Travel-Books-of-all-Time> (page consultée le 9 février 2023).

<sup>14</sup> Tim Ecott, « What travel writers are reading right now », *The Guardian*, 14 avril 2020.

<sup>15</sup> Ryan Murdock, « So It Goes by Nicolas Bouvier », [ryanmurdock.com, https://ryanmurdock.com/2019/10/so-it-goes/](https://ryanmurdock.com/2019/10/so-it-goes/) (page consultée le 9 février 2023) : « The Way of the World is to Europe what On the Road was to America ».

<sup>16</sup> Ben Hutchinson, « Travelling without moving », *The Observer*, 17 février 2008.

<sup>17</sup> Rory MacLean, « On the road again », *The Guardian*, 31 mai 2007 : « [The Way of the World's] erudition [is] more lightly worn and as alive as Kerouac's On the Road, though without a whisper of self-aggrandisement. »

<sup>18</sup> À ce sujet, voir Raphaël Piguët, *En quête d'un absolu nomade. La fuite dans On the Road de Jack Kerouac et L'Usage du monde de Nicolas Bouvier*, mémoire de licence, dir. David Spurr, Université de Genève, 2008.

<sup>19</sup> Dervla Murphy, « The True Traveller », *Times Literary Supplement*, 23 octobre 1992, p. 28.

du prix Nicolas Bouvier, qui décrit l'auteur comme « l'un des écrivains-voyageurs les plus brillants, pénétrants et originaux de son époque<sup>21</sup> ». William Dalrymple, historien illustre et écrivain-voyageur lui-même, ne tarit pas d'éloges et va jusqu'à tweeter l'aphorisme incontournable de *L'Usage du monde* : « Un voyage se passe de motifs. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait<sup>22</sup>. » Par ailleurs, un critique nous apprend que « [p]our prolonger la joie d'être en sa compagnie, [il se] retrouvai[t] à poser son livre sur [sa] poitrine pour de longues séances de rêveries<sup>23</sup> ». Un autre formule l'espoir que l'on « traduise sa biographie ainsi que tous les fragments restants qui ont coulé de sa plume<sup>24</sup> ». Un autre encore encourage le lecteur en ces termes : « si vous ne devez lire qu'un seul récit de voyage cette année — ou même au cours des quarante prochaines —, ce devrait être celui-ci<sup>25</sup>. » Bref, les dithyrambes pleuvent et font leur petit effet : *L'Usage du monde* apparaît par exemple dans les listes des meilleurs récits de voyage du *Wall Street Journal* et du *Guardian*, ou dans celle du site spécialisé *WanderWisdom*, et c'est dans chaque cas le seul livre francophone mentionné<sup>26</sup>.

Bouvier s'impose donc au point d'influencer ou même de commander la réception d'autres textes. Ainsi, quand John Gimlette, un écrivain-voyageur réputé, commet l'impair d'écrire un livre sur le Sri Lanka sans l'y mentionner, il est promptement rappelé à l'ordre par un critique du *Times Literary Supplement*, qui déplore cette « seule regrettable omission<sup>27</sup> ». Ou, quand Dalrymple recense un livre intitulé *In Motion: the Experience of Travel*, qui présente une certaine philosophie du voyage à l'aide de concepts tels que *deep travel* ou nomadisme, il conclut en citant l'inusable aphorisme sur l'ambivalence du voyage — celui qu'il diffusera sur Twitter quelques années plus tard —, tiré du « chef-d'œuvre juvénile » qu'est *L'Usage du monde*, pour

---

<sup>20</sup> Dervla Murphy, « Ad hoc through Afghanistan », *Slightly Foxed*, no 18, 2008 : « The Way of the World *deserves not only rereading but re-rereading* ».

<sup>21</sup> Colin Thubron, quatrième de couverture de Nicolas Bouvier, *So It Goes*, Londres, Eland, trad. Robyn Marsack, 2019 : « *one of the most brilliant, penetrating and individual travel writers of his time* ».

<sup>22</sup> William Dalrymple [@DalrympleWill], tweet du 13 avril 2016 : « *Traveling outgrows its motives. You think you are making a trip but soon it is making you – or unmaking you.* » Citation tronquée de *The Way of the World*, *op. cit.*, p. 13 ; cf. *L'Usage du monde*, *op. cit.*, p. 82.

<sup>23</sup> Richard B. Woodward, « Book Review: *The Way of the World* by Nicolas Bouvier », *New York Times*, 30 octobre 2009 : « *To prolong the enjoyment of being in his company, I found myself laying his book on my chest for long sessions of daydreaming.* »

<sup>24</sup> Ryan Murdock, « *So It Goes* by Nicolas Bouvier », *loc. cit.* : « *I can only hope that someone will translate his biography, as well as any remaining fragments that dripped from his pen.* »

<sup>25</sup> Rory MacLean, « On the road again », *op. cit.* : « *If you read any travel book this year - or indeed in the next forty years - this should be it.* »

<sup>26</sup> Benjamin Shull et Taylor Cromwell, « The Best Books to Ease your Wanderlust », *Wall Street Journal*, 3 septembre 2020 ; William Dalrymple et Paul Theroux, « My favourite travel book, by the world's greatest travel writers », *The Guardian*, 16 septembre 2011 ; Andrew Spacey, « 100 Best Ever Travel Books », *loc. cit.*

<sup>27</sup> John Keay, « Back on the Trail » [sur John Gimlette, *Elephant Complex*], *Times Literary Supplement*, 8 avril 2016, p. 30 : « *The one regrettable omission is the Swiss writer Nicolas Bouvier.* »

ériger son auteur en modèle de l'idéal voyageur qu'*In Motion* s'est laborieusement efforcé de définir<sup>28</sup>.

Louant unanimement les qualités d'un « style lyrique aussi pur que l'air du printemps<sup>29</sup> », les critiques associent volontiers ces qualités au « *master traveler* <sup>30</sup> » lui-même, dont la « personnalité imprègne chaque phrase<sup>31</sup> ». Face à un tel florilège, on serait tenté de croire que Bouvier est en passe d'être tout bonnement canonisé par ses lecteurs anglophones, d'autant plus qu'aucun de ses confrères ou consœurs francophones ne semble susciter une telle dévotion. Ni la presse ni les anthologies ne font grand cas d'un Segalen, par exemple, ou, plus récemment, d'un Sylvain Tesson, et l'on peut se demander dans quelle mesure la nationalité de Bouvier détermine cette réception exceptionnelle. Le fait d'être suisse garantit-il une neutralité de bon aloi aux yeux de la « perfide Albion » et de ses anciennes colonies ? Prémunit-il contre certains préjugés hérités de la rivalité historique qui a longuement opposé la France à l'Angleterre ? Permet-il de se soustraire aux atavismes d'une société française imprégnée de son ancienne hégémonie politique et culturelle, qui ne peuvent manquer de *fausser* le rapport au monde du voyageur ? Les anglophones semblent considérer, avec Murphy, Bouvier comme un « *vrai voyageur* » dépourvu d'attaches encombrantes et, par conséquent, facile à accueillir, au contraire d'écrivains français perclus de culpabilité coloniale et de complexes littéraires qui, comme Claude Lévi-Strauss, ont dit « adieu au voyage » et condamnent le genre viatique<sup>32</sup>. Ainsi, pour un critique canadien, la nationalité de Bouvier « ne fait pas office de filtre, pas même le plus subtil<sup>33</sup> ». Si on l'inscrit quand même dans une lignée française, c'est dans celle « des voyageurs poètes — Blaise Cendrars et Valéry Larbaud — teintés mais pas souillés par le colonialisme et leur formation classique<sup>34</sup> ». Ou dans celle, plus ancienne encore, de Flaubert et Lamartine, dont les récits de voyage, fragmentaires et dépourvus d'armature téléologique selon Philip Glazebrook, présenteraient des similitudes avec ceux de Bouvier<sup>35</sup>.

---

<sup>28</sup> William Dalrymple, « Beyond Tourism », *New York Times*, 5 novembre 2010 : « *youthful masterpiece* ».

<sup>29</sup> James Owen, « Slowly, by Fiat, to Afghanistan », *The Daily Telegraph*, 25 août 2007 : « *His is a lyrical style as pure as spring air* ».

<sup>30</sup> Susan Salter Reynolds, « Travelling the World with Grace », *Los Angeles Times*, 20 décembre 2009 : « *[Bouvier] was, first and foremost, a master traveler* ».

<sup>31</sup> Lesley Downer, « Tokyo on zero dollars a day », *New York Times*, 14 juin 1994 : « *the personality of Mr. Bouvier [...] permeates every sentence* ».

<sup>32</sup> Voir Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques* [1955], Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2008, p. 444 ; et Vincent Debaene, *L'Adieu au voyage*, Paris, Gallimard, 2010. Cette différence n'empêche pas une profonde parenté intellectuelle d'unir l'œuvre de Bouvier à celle de Lévi-Strauss, dont leur admiration commune pour Montaigne est peut-être le signe le plus flagrant.

<sup>33</sup> Laszlo Buhasz, « Portrait of Japan past and present », *The Globe and Mail*, 12 septembre 1992 : « *[his] own nationality does not act as even the most subtle of filters* ».

<sup>34</sup> Pdraig Rooney, *The Gilded Chalet*, *op. cit.*, p. 234 : « *He belongs to that line of French traveller poets – Blaise Cendrars and Valéry Larbaud – tinted but not tainted by colonialism and classical training* ».

<sup>35</sup> Voir Philip Glazebrook, « To see and be scene », *The Spectator*, 9 janvier 1993, p. 24-25.

L'écrivain suisse est ainsi perçu comme *neutre* non seulement au sens politique ou culturel de l'épithète, mais peut-être aussi dans son acception barthésienne, c'est-à-dire comme capable de « déjouer le paradigme », de « défaire, annuler ou contrarier [son] binarisme implacable<sup>36</sup> » et donc d'échapper aux dualismes qui organisent la réception d'une œuvre en imposant une lecture déterminée par une structure d'opposition préétablie (ici, littérature « française » et littérature « anglaise »). Mais cette posture ambivalente est précaire, puisque le neutre est toujours susceptible de basculer vers l'un ou l'autre des pôles d'attractions par rapport auxquels il se définit — dans le cas de la Suisse romande, la force centripète de la France — et doit donc lui résister en déployant des stratégies identitaires spécifiques en fonction du contexte où il se trouve plongé. Or les critiques anglophones présentent parfois hâtivement Bouvier, de son vivant ou après sa mort, comme *français*<sup>37</sup> : la confusion, compréhensible voire attendue, laisse penser que celui-ci a certainement dû, pour la dissiper au cours de ses voyages en Amérique du Nord, réaffirmer sa différence, sa « neutralité », en insistant sur l'écart culturel qui le séparait de la France.

Avant d'étudier cette réaction « centrifuge », il faut encore nuancer le constat d'une réception anglophone qui hisserait unanimement Bouvier au rang de sommité littéraire. La lecture des recensions produit un effet loupe qui peut être trompeur, et toute cette bonne presse ne garantit nullement une visibilité équivalente, comme le montre l'anecdote suivante. En 2019, le journal genevois *Le Temps* publie un classement des « 50 meilleurs livres de langue française de 1900 à aujourd'hui », dans lequel *L'Usage du monde* apparaît en huitième position, derrière des œuvres de Proust, Céline, Camus, Apollinaire, Albert Cohen, Yourcenar et Agota Kristof<sup>38</sup>. Commentant cette liste, le critique du *Times Literary Supplement* ne trouve d'abord rien à y redire, mais « [s'enfonce] ensuite dans un fourré de titres qu'on n'avait jamais approchés. [...] le Cohen est trop long, le Yourcenar trop ancien, le Kristof trop difficile (probablement); quant au Bouvier... on n'en a jamais entendu parler<sup>39</sup>. » Ignorance totale : la sentence est sans appel. De fait, l'œuvre de Bouvier est souvent décrite comme inconnue, souterraine ou sous-marine : en 2019

---

<sup>36</sup> Roland Barthes, *Le Neutre. Cours au Collège de France (1977-1978)*, Paris, Seuil, 2002, p. 31.

<sup>37</sup> Voir notamment Genevieve Stuttaford, « *The Japanese Chronicles* », *Publishers Weekly*, 3 février 1992 ; Mark Morris, « Riddles and Rambles », *Times Literary Supplement*, 14 juin 1996, p. 32 ; William Dalrymple, « Home truths on abroad », *The Guardian*, 19 septembre 2009 ; Thomas B. Wide, « Paul Auster, Nicolas Bouvier, Gunter Grass : Book Reviews », *The Daily Beast*, <https://www.thedailybeast.com/paul-auster-nicolas-bouvier-gunter-grass-book-reviews> (page consultée le 21 mars 2023) ; ou le titre imprécis de l'étude de Robin Magowan : « French Visionary Travelers: Michaux, Segalen, Bouvier », *New England Review*, vol. 29, no 4, 2008, p. 55-75 ; ou encore la notice biobibliographique de Margaret Topping (« *the French travel writer Nicholas [sic] Bouvier* ») dans *The Routledge Companion to Travel Writing, op. cit.*, p. xiv.

<sup>38</sup> Lisbeth Koutchoumoff, « Les 50 meilleurs livres de langue française de 1900 à aujourd'hui », *Le Temps*, 4 mai 2019.

<sup>39</sup> J. C. [James Campbell], « It wer a scat-up », *Times Literary Supplement*, 31 mai 2019, p. 36 : « *we ran into a thicket of titles we had never approached. [...] The Cohen is too long, the Yourcenar too ancient, the Kristof too difficult (probably); as for the Bouvier... we've never heard of it.* »

toujours, l'avant-propos de *So It Goes*, livre qui réunit le *Journal d'Aran et d'autres lieux*, *Voyage dans les Lowlands*, *Dans les brumes de l'île du whisky* et *La Guerre à huit ans*, évoque un auteur ayant « disparu sous les vagues anglophones<sup>40</sup> » ; *L'Usage du monde* est une « merveille oubliée<sup>41</sup> » ou un « classique perdu<sup>42</sup> ». En 2021 encore, un article mettant Bouvier sur le même plan que Philippe Jaccottet — ce qui est une forme de reconnaissance en soi — le présentait comme « l'un des grands écrivains voyageurs du xx<sup>e</sup> siècle », « réponse » suisse à Patrick Leigh Fermor, mais aussi comme « mal connu des lecteurs anglais<sup>43</sup> ». Il faut donc relativiser : la célébrité de Bouvier semble confinée avant tout aux cercles des spécialistes de la littérature de voyage<sup>44</sup>.

## Mise en demeure : Nicolas Bouvier en Amérique du Nord

Alors, connu, ou inconnu ? Mais aussi : écrivain, ethnologue, photographe, iconographe, globe-trotter, cinéaste, ou journaliste, au gré des différents qualificatifs employés pour le présenter, de manière à première vue presque arbitraire, par les institutions nord-américaines qui l'ont accueilli ? Touche-à-tout dont le papier à lettres mentionne comme seules occupations « photographe, documentaliste, recherches iconographiques », Nicolas Bouvier donne du fil à retordre à qui tente de l'épingler. Pourtant, lors de ses séjours outre-Atlantique, et en particulier lors du premier, à l'automne 1989, au cours duquel il fut *Swiss writer in residence* au Max Kade Institute for Austrian-German-Swiss Studies de USC, sa réception cette fois en personne l'a littéralement obligé à *décliner son identité*. D'un point de vue professionnel, le flou n'était guère gênant : « Je ne suis ni universitaire, ni spécialiste d'aucune discipline. Je suis un voyageur et un photographe qui écrit de temps en temps<sup>45</sup> », annonce-t-il simplement aux étudiants de son séminaire. Mais

---

<sup>40</sup> Rose Baring, « Publisher's Foreword », dans *So It Goes*, *op. cit.*, p. 7 : « *Bouvier had largely slipped back beneath the Anglophone waves* ».

<sup>41</sup> Thomas B. Wide, « Paul Auster, Nicolas Bouvier, Gunter Grass : Book Reviews », *loc. cit.* : « *one of the forgotten marvels of 20th-century travel literature* ».

<sup>42</sup> André Naffis-Sahely, « Nicolas Bouvier's *The Way of the World* », *Words Without Borders*, <https://www.wordswithoutborders.org/book-review/nicolas-bouvier-the-way-of-the-world> (page consultée le 21 mars 2023) : « [The Way of the World] has been regularly touted a "lost classic". »

<sup>43</sup> Esme O'Keefe, « The high literary journey of two Swiss writers », *Times Literary Supplement*, 8 janvier 2021, p. 20 : « *Nicolas Bouvier is one of the twentieth century's great travel writers. Although he is not well known to English readers, he can be regarded as Switzerland's answer to Patrick Leigh Fermor.* »

<sup>44</sup> On n'abordera pas ici la question des avis de lecteurs trouvés sur des sites internet comme *Goodreads*, *LibraryThing* ou *Amazon*, où Bouvier paraît peu mais bien noté.

<sup>45</sup> Nicolas Bouvier, notes pour le séminaire à USC, BGE, arch. Bouvier 143, env. 2 : « *I am not an universalist [sic], not a specialist in any field. I am a traveller and a photographer who writes now and then [...].* »

face à un public qui devait se dire, à peu près comme les Parisiens de Montesquieu, « Monsieur est suisse romand ; c'est une chose bien extraordinaire ; comment peut-on être suisse romand ? », la question de son appartenance à la frange d'une nation qui, comme l'assénait Ramuz, culturellement parlant *n'existe pas*<sup>46</sup>, a dû se poser à Bouvier de manière plus insistante.

De fait, beaucoup d'écrivains suisses semblent ne pas ressentir d'attachement profond à un pays trop hétéroclite qui « laisse ses fils en mal d'identité<sup>47</sup> » : identité nationale de pacotille, relevant du mythe construit de toutes pièces, du « bricolage<sup>48</sup> ». Comme le remarque Roger Francillon, « ce problème d'identité se pose de manière particulièrement aiguë pour les Suisses romands, minoritaires dans la Confédération helvétique et entrés relativement tard dans cet ensemble<sup>49</sup>. » Les auteurs romands écrivent *dans les marges* — de la francophonie et de leur propre pays —, situation potentiellement aussi inconfortable que stimulante, dont l'étude est « impossible [...] hors d'un cadre informé par les sciences sociales<sup>50</sup> » et aboutit souvent à une « approche cantonaliste<sup>51</sup> », plus fine, plutôt que régionaliste. De spécifications en spécifications — faudrait-il envisager, à un degré supérieur de granularité, une analyse « communaliste » de la production culturelle ? —, le processus conduit à une dévaluation de la notion même d'identité collective, que Nicolas Bouvier évacue sans ambages : « ces problèmes d'identité [...] [lui] paraissent une véritable tarte à la crème » : soit on en a une, soit on n'en a pas, mais dans les deux cas ça ne sert à rien de s'en inquiéter. Ainsi, poursuit-il, « le seul problème réel c'est le problème de l'identité personnelle », de la « présence aux choses », de la relation de l'individu au monde, bien plus qu'à une quelconque nation<sup>52</sup>. Pour lui comme pour une grande partie de ses confrères, le propre de l'identité suisse, c'est paradoxalement de ne pas en avoir — d'où certainement son « admiration » pour *Je ne suis pas Stiller* de Max Frisch, présenté comme « l'histoire d'un Suisse qui ne veut pas être suisse<sup>53</sup> ».

---

<sup>46</sup> « Comment parler de la Suisse qui est un pays qui n'existe pas ? [...] Pour ce qui est des paysages et de la culture de la Suisse [...], c'est un pays totalement inexistant, parce qu'il est fait de beaucoup de petits pays indépendants et dissemblables, que, seul, un contrat politique et militaire [...] tient depuis de nombreux siècles réunis » : Charles-Ferdinand Ramuz, « Lettre à Denis de Rougemont », cité par Roger Francillon, *De Rousseau à Starobinski. Littérature et identité suisse* [2011], Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, coll. « Savoir suisse », 2022, p. 79. Voir aussi, au sujet des difficultés identitaires de la littérature romande, Sylviane Dupuis, *Au commencement était le verbe. Sur la littérature de Suisse francophone du xxe siècle*, Chêne-Bourg/Genève, Zoé, 2021, qui cite ce même constat de Ramuz (p. 34).

<sup>47</sup> Étienne Barilier, cité par R. Francillon dans *De Rousseau à Starobinski, op. cit.*, p. 122.

<sup>48</sup> *Ibid.* Mais, comme le montre l'histoire politique récente, ce mythe, depuis l'époque de la « Défense nationale spirituelle » dont il est question ci-après, a la vie bien dure — c'est-à-dire trop facile.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>50</sup> Daniel Maggetti, « La littérature romande n'existe pas... sauf en sciences sociales ! », *A Contrario*, vol. 4(2), 2006, p. 19-24, également en ligne : <https://doi.org/10.3917/aco.042.0019> (page consultée le 3 avril 2023).

<sup>51</sup> Daniel Maggetti et Jérôme Meizoz, « La "nouvelle littérature romande" (1968-1978) », dans *Histoire de la littérature en Suisse romande*, dir. R. Francillon, Carouge/Genève, Zoé, 2015, p. 1228.

<sup>52</sup> Nicolas Bouvier, *Routes et déroutés, op. cit.*, p. 1278.

Néanmoins, en tant que *Swiss writer in residence*, Bouvier a été explicitement étiqueté « suisse » ; il a donc dû redéfinir cette « identité personnelle » insouciant, déliée, et revendiquer une forme d'attachement, ou du moins de relation, à ce qu'il appelait « notre petit pays posthume<sup>54</sup> ». Bon gré mal gré, il lui a fallu prendre position par rapport à l'identité nationale soudain attachée à sa personne, au moment même où, à Los Angeles, son identité personnelle avait été brusquement effacée, comme il l'explique à Thierry Vernet :

le destin qui m'a envoyé ici m'a donné une sorte de seconde vie : je n'étais absolument personne, un numéro tiré par hasard de la loterie de Pro Helvetia, ne connaissais personne, devais pratiquement inventer ma vie chaque jour dans cette ville vaste et verte<sup>55</sup>.

Cette renaissance anonyme et décrite comme aléatoire servira de matrice pour plusieurs textes tardifs, notamment *L'Échappée belle*, *Le Hibou et la baleine* et *Routes et déroutés*, dans lesquels Bouvier développe un discours et une posture spécifiquement *helvétiques*.

Hors ouvrages de commande, notamment celui consacré à l'histoire de la Télévision suisse romande<sup>56</sup>, son œuvre ne faisait jusqu'alors guère référence au « pays posthume » et semblait même éviter de l'évoquer. Le cas de *L'Usage du monde* est caractéristique : Genève y est mentionné dans l'incipit, mais seulement pour dire qu'on en est parti, et les utilisations du mot « suisse », comme adjectif ou substantif, se limitent à des énoncés pragmatiques, généralement liés à l'envoi ou la réception de colis<sup>57</sup>. Pour désigner son lieu d'origine et se fendre de commentaires souvent critiques à son égard, le narrateur préfère employer un « chez nous » générique et imprécis — recouvre-t-il Genève, la Suisse romande, les régions européennes francophones, l'Occident dans son ensemble... ? — qui peut s'opposer dialectiquement à un « chez eux » tout aussi versatile, version moderne du binôme « par-deçà – par-delà » qu'employait par exemple Jean de Léry<sup>58</sup>. Seule exception à cette règle : alors qu'il traverse l'Hindou Kouch, on demande au voyageur d'où il vient. « — De Suisse, en route vers Mazar », répond-il. Mais cette irruption du pays

---

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 1276.

<sup>54</sup> Nicolas Bouvier, *L'Échappée belle*, Genève, Métropolis, 1996, p. 118.

<sup>55</sup> Nicolas Bouvier, lettre à Thierry Vernet, 9 décembre 1989, BGE, arch. Bouvier 29.

<sup>56</sup> Nicolas Bouvier, *La Boîte à images. Il était une fois la Télévision suisse romande*, Genève, Héros-Limite, 2022 (paru initialement sous le titre *25 ans ensemble* en 1979).

<sup>57</sup> « [...] avant que d'être un lieu d'énonciation, Genève représente le point de départ (et de fuite) éludé par le trajet de *L'Usage du monde* [...] » : Adrien Pasquali, *Nicolas Bouvier, un galet dans le torrent du monde*, Carouge/Genève, Zoé, 1996, p. 14 ; voir aussi p. 30 et p. 106.

<sup>58</sup> À ce sujet, voir Frédéric Tinguely, « Jean de Léry et les vestiges de la pensée analogique », *Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance*, t. LVII, no 1 (1995), p. 25-44. Quant à l'utilisation de « chez nous » comme référence générique, voir *L'Usage du monde*, *op. cit.*, p. 92, 134, 138, 245, 261, 309, 335, 354 ; et, en opposition à « chez eux », p. 372. Sur cette question, voir ici même Sarga Moussa, « Le lecteur caché dans *L'Usage du monde* ».

natal dans le récit, qui semble amorcer un dialogue signalé par le retour à la ligne et le tiret, est immédiatement récupérée par l'interlocuteur afghan dont le discours est ensuite rapporté : « La Suisse ? *il* voyait bien. » C'est *sa* vision de la Suisse, inspirée par l'image du château de Chillon vue sur un camion, qui s'impose dans le récit, plutôt que celle du narrateur ; et, quand celui-ci tente finalement d'en parler à son tour pour « mentionner le fusil et les quarante cartouches que tout soldat suisse conserve à la maison », il est trop tard : « la compagnie avait perdu *l'Occident* de vue<sup>59</sup> ». La Suisse, qui dans ce contexte se distingue mal de l'Occident tout entier, n'a tout simplement pas voix au chapitre ; en tout cas pas celle du voyageur, le dispositif textuel déployé ici mettant en scène une interdiction du discours personnel sur ce sujet.

On chercherait en vain des références plus précises ou moins fortuites dans *Chronique japonaise* ou *Le Poisson-Scorpion*<sup>60</sup>. Mais le ton et le propos changent après la réception américaine de Nicolas Bouvier, qui, comme on l'a vu, est orchestrée par Pro Helvetia, ce qui n'est pas anodin. À l'origine, soit à l'orée de la deuxième guerre mondiale, Pro Helvetia avait pour mission d'organiser la « Défense nationale spirituelle » d'un pays dont l'intégrité était menacée par les turbulences de la politique européenne, c'est-à-dire, selon les mots du Conseil fédéral, de « rappeler au peuple suisse "les fondements spirituels de la Confédération, le caractère de notre pays et de notre État, [de] fortifier et rallumer sa foi dans la puissance de conservation et de création de notre esprit national"<sup>61</sup> ». Il s'agit donc initialement d'un instrument de propagande s'efforçant de diffuser le mythe d'une Helvétie utopique repliée sur ses alpages, farouchement neutre, indépendante et abritée des vicissitudes de l'histoire. Ce « mythe de l'Arche<sup>62</sup> » est justement celui qui s'est imposé dans l'imaginaire anglo-saxon et l'occupe encore, comme en témoigne par exemple l'historien Tony Judt se rappelant ses voyages en Suisse dans les années 1950 :

on traversait la frontière, toujours par quelque col ou sommet balayé par les vents et couvert de neige... et on pénétrait dans un pays de chalets propres et décorés de fleurs, de rues léchées, de magasins à l'air prospère et de citoyens élégants et satisfaits. La guerre qui venait de s'achever semblait avoir laissé la Suisse parfaitement intacte<sup>63</sup>.

---

<sup>59</sup> Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*, *op. cit.*, p. 365-366 (je souligne).

<sup>60</sup> Voir par exemple Nicolas Bouvier, *Chronique japonaise* [1989], dans *Œuvres*, *op. cit.*, p. 657 (réminiscence proustienne qui fait surgir le souvenir d'enfance d'une gare vaudoise), et *Le Poisson-Scorpion* [1981], dans *ibid.*, p. 768 (mention de sa « ville natale » au moment d'évoquer le début de sa relation avec celle qui le quittera par la suite).

<sup>61</sup> Thomas Kadelbach, « *Swiss made* ». *Pro Helvetia et l'image de la Suisse à l'étranger (1945-1990)*, Neuchâtel, Alphil-Presses universitaires suisses, 2013, p. 51. À ce sujet, voir aussi Pauline Milani, *Le Diplomate et l'artiste. Construction d'une politique culturelle suisse à l'étranger (1938-1985)*, Neuchâtel, Alphil-Presses universitaires suisses, 2013.

<sup>62</sup> Voir Sylviane Dupuis, *Au commencement était le verbe*, *op. cit.*, p. 39-46.

Intacte, et encline à le faire savoir en propageant « l'image du pays sédentaire, industriel, laborieux jusqu'à l'écœurement », comme le dit Bouvier, qui note encore que c'est son expérience de *visiting professor* à Los Angeles qui lui a permis de se rendre compte de la prévalence de ce poncif diffusé notamment par Pro Helvetia<sup>64</sup>. Au cours de la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle, la rhétorique simpliste et univoque de la Défense spirituelle a progressivement laissé place à une forme plus nuancée de promotion d'une certaine « suissitude », avec tous les compromis et les tensions qui ne manquent pas d'entourer une telle notion. Alors que le 700<sup>e</sup> anniversaire de la Confédération approche avec son cortège de célébrations (pour lesquelles Bouvier reviendra d'ailleurs en 1991 en Californie), l'affaire Kopp et le « scandale des fiches » agitent l'opinion publique et éclaboussent la Suisse — ce dont l'écrivain se réjouit : « Personnellement, je suis enchanté que tous ces scandales aient éclaté. Enfin, nous cesserons de morigéner le reste de l'Europe<sup>65</sup>. » En 1989, le problème de l'image de soi que le pays projette à l'étranger, mais aussi se renvoie à lui-même, est plus que jamais d'actualité.

C'est dans ce contexte que s'inscrit le séjour à USC, où Bouvier arrive donc à l'automne 1989 en tant que *Swiss writer in residence* au Max Kade Institute grâce à Pro Helvetia, qui finance cette chaire inaugurée par Dürrenmatt en 1981. Bouvier est le premier écrivain romand à l'occuper. Comment s'y est-il pris ? Il semble avoir eu vent de l'opportunité auprès de ses confrères alémaniques et avoir engagé dès 1987 les démarches nécessaires<sup>66</sup>. Ce n'est donc pas vraiment une « loterie », mais plutôt un effort délibéré et de longue haleine pour « ne pas être confiné à [s]on minuscule public — fin et amical — de "collégiens" et d'instituteurs romands<sup>67</sup> » qui l'amène à USC, où le Max Kade Institute réunit des conditions idéales pour un tel déconfinement. Dédié aux études germanophones, mais situé en terres anglophones, il présente un microcosme intellectuel particulièrement favorable pour Bouvier, qui n'hésite pas à émailler ses interventions de mots allemands et à utiliser des références issues des deux cultures. Placé à ce carrefour linguistique, le francophone doit affirmer sa différence en forçant le trait helvétique que suppose

---

<sup>63</sup> Tony Judt, *The Memory Chalet*, New York, Penguin, 2010, p. 223 : « you crossed the border, always at some wind-swept, snow-drenched pass or summit... and entered a land of neat, flower-bedecked chalets, air-brushed streets, prosperous-looking shops, and smart, satisfied citizens. Switzerland seemed so untouched by the war that had just ended. »

<sup>64</sup> Diane Kolnikoff et Marie-Ange Garrandeau, *Le Bon Plaisir : Nicolas Bouvier*, France Culture, 26 octobre 1996, 1:35'30"-1:36'10", <https://www.youtube.com/watch?v=xGHXvJTIOco> (page consultée le 20 juin 2023).

<sup>65</sup> Nicolas Bouvier, *Routes et déroutes*, op. cit., p. 1323.

<sup>66</sup> Communication personnelle de Judy Docter, veuve de Cornelius Schnauber, directeur du Max Kade Institute. Voir la lettre (en allemand) de Schnauber à Nicolas Bouvier du 10 novembre 1987, en réponse à une lettre de celui-ci du 27 octobre de la même année à laquelle il a joint une copie de l'article sur *The Scorpion Fish* paru dans le *New York Times* (voir *supra*, note 8) : BGE, arch. Bouvier 166, env. 3. Dans sa lettre, Schnauber évoque sa visite à Cologne au cours de l'été précédent après que Bouvier eut manifesté son intérêt pour le poste de *Swiss writer in residence*. Au sujet de ce programme, voir Thomas Kadelbach, « *Swiss made* », op. cit., p. 457-463.

<sup>67</sup> Nicolas Bouvier, lettre à Thierry Vernet, 9 janvier 1981, BGE, arch. Bouvier 29.

son titre. La France sert alors de repoussoir symbolique pour la définir. Dès le début de son premier cours il affirme que « les éditeurs français [...] méprisent normalement les écrivains suisses<sup>68</sup> », phrase soulignée au feutre rouge dans ses notes. Plus tard, c'est l'Académie française qui en prend pour son grade : Bouvier la définit comme « un groupe stupide, stupide... Je le placerais comme nuisance aux côtés du Cartel de Medellín », ce qui, à l'époque des grands jours de Pablo Escobar, n'est pas peu dire. Il ajoute : « C'est stupide d'avoir pendant 300 ans 40 flics qui surveillent une langue. C'est une institution démente.<sup>69</sup> » Bouvier n'y va pas de main morte ; mais en attaquant avec une telle virulence la France et ses institutions littéraires dans ce qu'elles ont de plus rigide et hégémonique, en adoptant donc une posture aussi belliqueuse et provocatrice, il s'efforce de mieux faire apparaître, par contraste, une certaine spécificité helvétique et plus précisément romande. Dans des notes préparatoires ultérieures, justement intitulées « Spécificité romande », une figure d'importance est mobilisée. Évoquant la « résistance des patois qui n'ont pas été tués par une décision centralisatrice, comme en France », Bouvier ajoute : « les huitante et septante que Montaigne aurait aussitôt compris<sup>70</sup> ». La manœuvre est plus subtile, mais non moins révélatrice : remontant aux jours heureux où les « flics » de l'Académie n'avaient pas encore *arrêté* le français, la « spécificité », marquée lexicalement, préserve la force émancipatrice d'une langue plus libre, vivante et décentrée, et rallie à sa cause nul autre que Montaigne, « d'où », selon Lévi-Strauss, « tout est sorti<sup>71</sup> ». Cet auteur, central pour la tradition philosophique française, se voit ainsi rattaché à une périphérie helvétique où pourrait justement survivre et s'épanouir sa pensée vagabonde.

La « seconde vie » produit ainsi un discours second, « helvétisant » certes, mais qui détourne et inverse celui proposé par la rhétorique de la Défense spirituelle. Significativement, le séminaire commence par évoquer la figure originelle du mythe helvétique, celle du « premier héros national<sup>72</sup> » Divico, chef helvète semi-légendaire

---

<sup>68</sup> Nicolas Bouvier, notes pour le séminaire à USC, BGE, arch. Bouvier 143, env. 2 : « *French publishers [...] normally despise Swiss writers [...]* ».

<sup>69</sup> Nicolas Bouvier, séminaire à USC [enregistrement vidéo], 6 décembre 1989, 33'25"-33'54", <https://digitallibrary.usc.edu/CS.aspx?VP3=DamView&VBID=2A3BXZSDJHBPT&PN=1&WS=SearchResults&FR=1&W=1512&H=832#/DamView&VBID=2A3BXZAQKU1RQ&PN=1&WS=SearchResults> (page consultée le 7 mars 2025) : « *[It] is a stupid, stupid outfit... I would place it as a nuisance next to the Cartel of Medellín. [...] it's stupid to have for 300 years 40 cops watching a language. It's an insane institution.* » ; le mot *outfit*, en américain, renvoie sans ambiguïté au crime organisé. On trouvera sur cette page les enregistrements des séances du séminaire données les 1er, 15, 22 et 29 novembre 1989, et les 6 et 13 décembre 1989 (dernière séance), ainsi que ceux de conférences ou tables rondes ayant eu lieu en 1991 lors de la seconde visite à USC (22 février, 7, 9 et 15 mars). Les premières séances du séminaire ne semblent pas avoir été conservées, mais on trouve le texte et parfois la transcription de certaines d'entre elles dans le dossier « Leçons américaines » du fonds Bouvier.

<sup>70</sup> Nicolas Bouvier, « Notes sur la littérature romande », BGE, arch. Bouvier 144, env. 9.

<sup>71</sup> Claude Lévi-Strauss, « Jean-Jacques Rousseau, fondateur des sciences de l'homme », dans *Anthropologie structurale deux*, Paris, Plon, 1973, p. 49.

<sup>72</sup> Daniel Nerlich, « Divico », dans *Dictionnaire historique de la Suisse*, <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/010330/2015-10-02/> (page consultée le 2 avril 2023).

qui, comme le raconte Jules César dans *La Guerre des Gaules*, poussa son peuple à une migration insensée. En faisant de Divico l'initiateur d'une certaine « tradition vagabonde » suisse, en s'appropriant ce personnage de manière aussi peu vraisemblable que les chantes de la Défense spirituelle avant lui, le *tales teller* qu'est Bouvier commence à exhumer un autre passé, à raconter une autre histoire : non plus celle, officielle, d'une Suisse ultra-sédentaire, frileuse et confinée, mais celle, officieuse, d'une Suisse follement nomade et aventureuse. La suite est connue, on la retrouve notamment dans *L'Échappée belle* : le séminaire convoque Thomas Platter, Paracelse, les mercenaires suisses enterrés aux quatre coins du monde et surtout Blaise Cendrars, qui est présenté comme le héros contemporain de ce mythe alternatif. Cendrars, si peu suisse lui-même, est doublement intéressant pour Bouvier : sa vie voyageuse est exemplaire de la tradition du nomadisme helvétique, et son livre *L'Or* romance l'ironique destin du général suisse Sutter qui vint justement s'établir en Californie. Sa trajectoire préfigure ainsi celle suivie par Bouvier, qui trouve sur la côte ouest, sinon de l'or, du moins une sorte de nouveau souffle intellectuel et littéraire.

Le séjour américain sert en effet d'incubateur : c'est le lieu d'une migration du discours, qui s'articule dès lors autour du point d'inflexion de cette identité suisse à la fois redécouverte et subvertie. Les « Réflexions sur l'espace et l'écriture<sup>73</sup> », publiées en France juste avant de partir pour USC, montrent déjà certains signes avant-coureurs de cette évolution, et la question de l'existence d'une « littérature romande » est dans l'air du temps ; c'est notamment la première que lui pose, quelques années auparavant, David Bevan<sup>74</sup>. Cependant, la réelle cristallisation de ce thème dans la pensée de Bouvier n'intervient qu'à travers le séminaire qui tombe de fait à point nommé pour rassembler des bribes de réflexions jusqu'alors éparses. S'il est faux de dire que tous ses textes des années 1990 en découlent, il détermine néanmoins certainement l'orientation donnée à plusieurs d'entre eux.

Dans le cas de *Routes et déroutes*, la cause est avérée : le « grand chambardement<sup>75</sup> » causé par l'expérience américaine est explicitement désigné dans l'avant-propos comme étant au principe du livre, et bon nombre d'anecdotes et de réflexions reprennent mot pour mot des propos tenus lors du séminaire<sup>76</sup>. Si, comme l'a proposé Philippe Antoine, *Routes et déroutes* est une « quasi-autobiographie » dans laquelle Bouvier « nous ouvre la porte du laboratoire de sa

---

<sup>73</sup> Voir *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1053-1062.

<sup>74</sup> David Bevan, « Entretien avec Nicolas Bouvier », *loc. cit.*, p. 25.

<sup>75</sup> Nicolas Bouvier, « Avant-propos », dans *Routes et déroutes*, *op. cit.*, p. 1251.

<sup>76</sup> Par exemple le trope de l'Asie, mère de l'Europe, ou les remarques sur la poésie : *ibid.*, p. 1288, p. 1373. Voir aussi, dans *Le Hibou et la baleine*, l'anecdote du bonze cousant des pétards dans son suaire (dans *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1208) ; dans *L'Échappée belle*, les réflexions sur la « douane du silence » (*op. cit.*, p. 56-57) ; dans « Bibliothèques », la description de sa mère comme « la plus piètre cuisinière à l'ouest de Suez » (dans *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1095) ; etc.

création<sup>77</sup> », le séminaire de USC trace les plans de ce laboratoire. Mais il force aussi Bouvier à se *reconnaître* suisse, au moins temporairement, et donc à se poser la question de l'identité nationale pour lui trouver une réponse satisfaisante. Lors de son dernier cours, Bouvier déclare : « je ne peux pas m'empêcher d'être suisse<sup>78</sup> » ; le « pudding universitaire » américain conduit tout droit à la « tarte à la crème » identitaire, mais qui acquiert dans ce contexte une certaine saveur. Car cette opportunité pédagogique saisie sur le tard semble elle-même procéder d'un certain déterminisme helvétique qu'il en vient à apprécier. Dès *La Boîte à images*, il assène que la Suisse a « le handicap d'être une nation de pédagogues, et la pédagogie est à l'opposé du divertissement<sup>79</sup> ». Dans l'un de ses derniers textes, intitulé « Le virus pédagogique », il reprend cette idée en la nuancant significativement. « Oui, nous Suisses, sommes d'incurables pédagogues, et depuis quatre siècles et demi » : la « vocation pédagogique » du pays n'est plus un handicap, mais un tropisme aussi irréprouvable et ambigu que le nomadisme lui-même, et Bouvier ne manque pas d'évoquer à cet égard « l'exode d'éducatrices et d'éducateurs » romands qui, comme lui-même l'a fait, s'en furent enseigner loin de chez eux<sup>80</sup>. La pédagogie, comme le voyage lui-même, a un « visage de Janus<sup>81</sup> » : Bouvier réhabilite la première et lui reconnaît une complicité dans l'ambivalence avec la tradition nomade qui fit justement l'objet de sa réflexion lors du premier séjour américain. Ce « nomadisme pédagogique » lui aura finalement donné d'« immenses satisfactions<sup>82</sup> ».

La satisfaction fut réciproque : lors de son retour à USC à l'occasion des conférences données pour le 700<sup>e</sup> anniversaire de la Confédération, on le présente comme « un *National Geographic* ambulante à lui tout seul », « l'un des invités les plus charmants sur le campus » où il est devenu « un personnage fort admiré qui a beaucoup attiré l'attention<sup>83</sup> », non seulement en Californie mais dans toute l'Amérique du Nord. Car si son expérience de *Swiss writer in residence* l'a forcé à se reconnaître suisse, comme cet intitulé l'y engageait, elle l'a aussi inséré dans un circuit académique et littéraire avec, une fois de plus, un indéniable succès. Cette première réception réussie en a amené beaucoup d'autres, dans des universités ou des festivals

---

<sup>77</sup> Philippe Antoine, « La fabrique du *tales teller*. Sur quelques entretiens avec Nicolas Bouvier », *Viatica*, « Bouvier, intermédiaire capital », hors-série no 1, 2017 : <https://doi.org/10.52497/viatica820> (page consultée le 2 avril 2023).

<sup>78</sup> Nicolas Bouvier, séminaire à USC [enregistrement vidéo], 13 décembre 1989, *loc. cit.*, 53'00" : « *I can't help being Swiss* ».

<sup>79</sup> Nicolas Bouvier, *La Boîte à images*, *op. cit.*, p. 180. La même expression — « nation de pédagogues » — apparaît aussi p. 133.

<sup>80</sup> Nicolas Bouvier, « Le virus pédagogique » [1996], dans *Histoires d'une image* [2001], dans *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1178-1179.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 1179.

<sup>82</sup> Nicolas Bouvier, *Routes et dérives*, *op. cit.*, p. 1322, p. 1288. La dimension pédagogique des enseignements américains de Bouvier, et le rapport ambigu au savoir qu'elle dénote, mériterait une étude à part entière, dans la lignée des réflexions proposées par Liouba Bischoff, *Nicolas Bouvier ou l'usage du savoir*, Chêne-Bourg/Genève, Zoé, 2020.

<sup>83</sup> Albert Sonnenfeld, conférence « Geneva », USC [enregistrement vidéo], 15 mars 1991, 1'50"-2'26", *loc. cit.* : « *he is a kind of walking National Geographic association all onto himself; he's also one of the most delightful people to have as an ongoing guest on campus [...]. He made [...] his figure much revered and attracted a good deal of interested attention.* » Le texte de cette conférence a été publié en édition bilingue : Nicolas Bouvier, *Genève*, suivi de *La Suisse est folle*, Genève, Héros-Limite, 2019.

littéraires, notamment l'International Festival of Authors à Toronto. Dans une lettre à Pro Helvetia, le directeur de cette manifestation écrivait :

Bouvier a été l'un des plus grands *hits* de tout le festival et a fait beaucoup d'adeptes de ses propres livres et de la littérature suisse en général. Vous devriez en faire un ambassadeur itinérant, avec un salaire très élevé. Il est superbe<sup>84</sup>.

En Amérique du Nord, Bouvier se transforme ainsi en *colporteur*, dans un sens encore plus littéral que celui que Laurent Demanze donnait à ce terme<sup>85</sup> : « pour la Suisse, de l'Art populaire à Cingria en passant par Thomas Platter, [il a] un large éventail<sup>86</sup> » de discours bien rodés qu'il colporte d'un bout à l'autre du continent, toujours avec le soutien financier de Pro Helvetia. Ses conférences portent essentiellement sur la Suisse nomade, ou sur Montaigne, grand philosophe de l'incertitude ou de la fluctuation identitaire. Bouvier joue donc le jeu de Pro Helvetia, mais de manière retorse et paradoxale : en inventant un nouveau mythe helvétique qui, par sa teneur même, réfute l'idée d'un enracinement profond, d'une identité nationale stable et géographiquement localisable. Dans les notes pour un séminaire ultérieur donné à la City University de New York en 1993, en français cette fois, il écrit : « le problème n'est pas d'être suisse, mais simplement d'être<sup>87</sup> ». « Être ou ne pas être suisse ? » À cette question toute shakespearienne que le public anglo-saxon l'a forcé à se poser, Bouvier répond par un « être et ne pas être suisse » — ce qui est très suisse.

---

<sup>84</sup> Greg Gatenby, lettre à Hanne Zweifel (Pro Helvetia), 23 février 1992, BGE, arch. Bouvier 166, env. 5 : « *Nicolas Bouvier was one of the biggest hits of the entire Festival, and made many converts to his own writing and to Swiss literature in general. You should make him a roving ambassador at a very high salary. He is superb.* »

<sup>85</sup> Voir Laurent Demanze, « Nicolas Bouvier. Portrait de l'écrivain en colporteur », *Fabula / Les colloques, Usages de Nicolas Bouvier*, dir. Alexandre Gefen, Dominique Rabaté et Olivier Bessard-Banquy, 2017 : <https://www.fabula.org/colloques/document4332.php> (page consultée le 2 avril 2023). DOI : <https://doi.org/10.58282/colloques.4332>.

<sup>86</sup> Nicolas Bouvier, lettre à Marlyse Etter (Pro Helvetia), 14 novembre 1994, BGE, arch. Bouvier 166, env. 5.

<sup>87</sup> Nicolas Bouvier, « Cendrars en roue libre », BGE, arch. Bouvier 143, env. 3.

## PLAN

---

- [Mis en page : Nicolas Bouvier dans les médias](#)
- [Mise en demeure : Nicolas Bouvier en Amérique du Nord](#)

## AUTEUR

---

Raphaël Piguet

[Voir ses autres contributions](#)

Princeton University, [rpiguet@princeton.edu](mailto:rpiguet@princeton.edu)